

INTRODUCTION

==== à l'Etude ====

de la Roumanie et des Roumains

— • —

Conférences données à l'Ecole interalliée des Hautes Etudes Sociales

par **Nicolas IORGA**

— — Professeur à l'Université de Bucarest — —

— — - Membre correspondant de l'Institut - — —

— Ancien Président de la Chambre Roumaine —



PARIS

Edition du « COURRIER FRANCO-ROUMAIN »

20, Boulevard Montmartre, 20

—
- 1921 -

INTRODUCTION

à l'étude de la Roumanie et des Roumains

Conférences données à l'École Interalliée des Hautes Etudes Sociales

par **Nicolas IORGA**

Professeur à l'Université de Bucarest, Membre correspondant de l'Institut, ancien Président de la Chambre Roumaine



CHAPITRE PREMIER

La terre

Au premier aspect le royaume uni des Roumains, tel qu'il résulte des derniers traités de paix, offre un aspect peu unitaire.

La *Moldavie* forme un territoire nettement distinct. J'entends la *Moldavie* dans ses anciennes limites, contenant la *Bucovine*, partie septentrionale, détachée par les Autrichiens pour en faire leur province moldave, bientôt colonisée par les immigrants russes, allemands, juifs et hongrois même (trois villages), en 1775, et la *Bessarabie* qui arriva, en 1812, à être annexée par le Tzar Alexandre I^{er}, à la suite d'une guerre russo-turque à laquelle les Roumains n'avaient pas participé comme ennemis de leurs voisins de l'Est pour perdre ainsi une partie de leur territoire ethnique, que la Turquie n'avait pas le droit de céder à ses vainqueurs.

Dans ces proportions plus larges, l'ancienne principauté moldave se divise nettement en *trois sections*.

La première s'étend entre les Carpathes, particulièrement inaccessibles dans cette région aux défilés faciles à défendre contre une invasion de l'Ouest, et le Séréth, rivière assez large, vive et claire encore pendant son trajet à travers la Bukovine pour s'étaler ensuite largement dans la Moldavie inférieure, où elle a été une digue contre l'invasion allemande qui tendait à se saisir des districts roumains restés li-

bres après leur conquête. Ce secteur est richement boisé, et au milieu d'un cadre de verdure, s'appuyant sur la montagne prochaine des couvents, d'ancienne fondation et de proportions importantes, s'enlèvent sur le fond d'obscurité des vieux sapins : Slatina, Pobrata, Razboieni, Neamtz, Secul, Tazlau. Les villages offrent des maisons en bois noires sous le haut toit en bardeaux recouverts de mousse veloutée ; la population, des agriculteurs et des pâtres, conserve, ainsi qu'on le verra plus bas, les coutumes anciennes dans tous les détails du vêtement et dans toutes les coutumes de la vie quotidienne.

Au delà du Séréth un autre aspect se prononce aussitôt. Jusqu'au Pruth, qui se traîne jaunâtre au fond d'un précipice abrupte dans la région supérieure de son cours pour se faufiler ensuite, parfois presque invisible, entre les champs labourés et arriver avec une largeur de fleuve à sa confluence avec le Danube, on ne voit que des collines. Ces hauteurs n'ont pas un caractère régulier ; elles s'emmêlent, s'enchevêtrent, cachent dans leurs méandres des villages beaucoup plus nombreux que dans la division précédente, avec des blanches maisons de treillis recouvertes d'argile et blanchies à la chaux ; les villes sont plus fréquentes et mieux peuplées, ces villes dont les faubourgs restent de simples villages jusqu'aujourd'hui, mais l'ornement d'architecture du couvent est infiniment plus rare, sauf dans la Bucovine, qui est un vrai musée d'édifices religieux du type le plus intéressant et sur

les collines qui dominent l'ancienne capitale de Jassy.

Entre le Pruth et le Dniester se développe le pays que les Russes, pour faire oublier leur rapt, ont nommé la *Bessarabie*, d'après le nom ancien — rappelant celui de la dynastie valaque — de la bande s'étendant au Nord des bouches du Danube. Le Dniester est, à partir de Hotin et jusqu'à Cetatea-Alba (le Moncastro des Génois, l'Akkerman des Turco-Tatares), où il se perd dans le Liman, au caractère de golfe maritime, pour se mêler aux eaux de la Mer Noire, une rivière importante. Ses eaux coulent dans un lit profond ; des forêts anciennes recouvrent le plus souvent les deux rives, les tilleuls embaument l'air et le chant des rossignols accompagne en mai le voyageur porté en bateau sur ses ondes toujours bleues. Quant au pays lui-même, si la partie septentrionale ressemble à la Moldavie voisine, restée autonome, vers le Sud la steppe russe se saisit du paysage. L'arbre manque autant que l'eau ; avant les travaux plus récents, des armées entières pouvaient s'y épuiser à travers le petit désert, comme celle du roi de Pologne Jean Sobieski à la fin du xvii^e siècle. Les Tatares, qui y furent colonisés par l'Empire ottoman vers 1600, ont disparu depuis, mais leur souvenir reste dans la manière de bâtir la demeure sans la blanchir de chaux et par l'emploi des chevaux pour traîner des chariots, remplaçant le large char sarmatique et les patients bœufs blancs des Géo-Daces. Les rivières intérieures, très nombreuses dans le premier secteur, moins fréquentes dans le second, se réduisent ici à deux plus grands cours d'eau. Des lacs, de grande étendue, se succèdent au-dessus des bouches du Danube.

Au delà de cette ligne, il y a la *Dobrogea* ou Dobroudjscha, annexée par le royaume de Roumanie en 1878. Cette ancienne Scythie Mineure est un pays d'un caractère tout spécial, distinct aussi bien de la Bessarabie et de la Valachie voisines que de la Bulgarie, qu'elle paraît continuer au Nord, entre le Danube inférieur et le rivage maritime. Le roc est presque partout près de la surface ou à la surface même ; les eaux des pluies torrentielles lavent souvent et charrient dans les ruisseaux d'existence passagère la mince couche de humus ; la forêt de chênes rabougris n'apparaît que rarement à l'horizon, comme une vieille herbe tenace qui rampe ; les rivières n'ont ni importance ni durée ; un groupe de grands lacs se rattache à la mer elle-même.

Depuis l'époque la plus reculée, la rive gauche donnait à ce district des colons daces et romains, qui furent continués par des paysans roumains ; les Turcs établirent ensuite leurs Tatares sur la grande route des armées ; les Bulgares de l'Ouest remplaçant les Musulmans émigrés plus récemment, s'infiltrèrent au Sud, alors qu'au Nord s'établissaient leurs co-nationaux venus des colonies appelées par les Russes dans la Bessarabie méridionale. De gros villages sont dominés par les tours toutes nouvelles des lourdes églises en style officiel ; les anciennes villes grecques du littoral ont ressuscité pour la plupart, telle Constantza ; mais l'élément artistique et historique des couvents manque presque complètement.

Tout autre est la *Valachie* proprement dite, ou, si l'on veut, la *Grande Valachie*, entre le Danube à l'Est et le large cours de l'Olt à l'Ouest. Ce territoire, base de la principauté valaque, offre d'abord une très large bande de plaine nourricière au-dessus du Danube. Au printemps, les semences de blé, puis, plus tard, celles du maïs verdissent partout ; la riche récolte dorée des céréales sera cueillie en juin (un mois plus tôt qu'en Moldavie), le maïs lui-même sera coupé vers l'automne, et pendant des mois la terre noire renfermant des semences déjà faites en grande partie sera recouverte du manteau blanc de la neige. Les villages, aux maisons pauvres pour la plupart sous leur toit hérissé de chaume, sont bien peuplés, mais sans un passé historique ; les couvents, qui ne manquent pas, sont cependant plus rares que dans les districts septentrionaux.

Des villes furent bâties, pour les besoins du commerce, sur les collines qui dominent la route ou au gué des rivières, le Râmnic, le Buzau, l'Ialomitza, l'Argès, uni à la Dambovitza, qui n'ont pas le même volume d'eau que les cours moldaves. Les forêts recouvraient jadis des espaces énormes en vue du Danube, la rive roumaine se cache d'un bout à l'autre sous un dense rideau de vieux saules.

Plus haut on a la région de collines, couronnées au lointain par la ligne couverte de neige des Carpathes. Des collines d'un aspect très doux et extrêmement régulier, que recouvrent les vergers de pruniers, rangés par file, qui donnent l'alcool, très recherché, de la tzuouka. Des monastères se cachent dans les vallées, moins nombreux qu'en Moldavie et que dans l'Olténie voisine. Dans les Baragan, à l'Est, la steppe

se continue avec ses puits artésiens, ses villages rares, son agriculture récente.

Ici, entre l'Olt, rivière transylvaine, au doux développement, qui, après avoir suivi de loin la ligne des Carpathes, pénètre en Valachie comme un large cours d'eau, au lit profond dans la région montagneuse, et la plaine du Banat, jadis hongrois (l'Olténie est aussi un « Banat », d'après le nom du ban, dignitaire du roi de Hongrie ou du prince valaque), s'étend un pays dans le climat et l'aspect duquel on devine l'influence des vents chauds qui viennent de l'Adriatique, alors que l'âpre vent du Nord, le *Cri-vatz* russe, souffle sur la Moldavie et sur toute l'étendue plane de la plaine valaque. Les plus beaux des monastères fondés par les princes de Valachie se trouvent de ce côté (Cozia, Tismana, etc.).

La *Transylvanie*, qui garda, même sous les Hongrois, qui n'y pénétrèrent qu'au XII^e siècle, son Voévode, de tradition roumaine, reçut certains colons magyars, mais surtout des Allemands dits Saxons (à cause du rapport entre la race et le travail des mines, de fait des Flamands et Alsaciens), qui fondèrent de gros villages, devenus ensuite des villes florissantes, alors que, sur la lisière orientale de la province, les gardiens de la frontière magyare, ayant adopté les coutumes des Roumains qu'ils dénationalisèrent, devenaient des Szekler. C'est une forteresse de montagnes, à travers lesquelles passent les trois grandes rivières de l'Olt, du Mourch (Maros) et du Somech (Samos), se dirigeant vers la Tisa (Theiss).

Jusqu'à cette rivière qui forme l'extrême limite occidentale de la Dacie, s'étend le territoire traversé et fécondé par le triple cours du Crich (Koros) ; des semailles se succèdent dans une plaine fertile. Ici la frontière a été fixée d'après la distribution ethnique de la population, et les grandes villes de formation officielle, Oradéa-Mare (Nagy-Varad) et Arad, souffrent d'avoir perdu leur rayon nourricier. Le comté

montagneux du Maramourech (Maramóros), au Nord, partagé arbitrairement entre les Roumains et les Tchéco-Slovaques, patrons de la population ruthène, a subi le même sort d'être divisé contre les habitudes et en dépit des nécessités économiques.

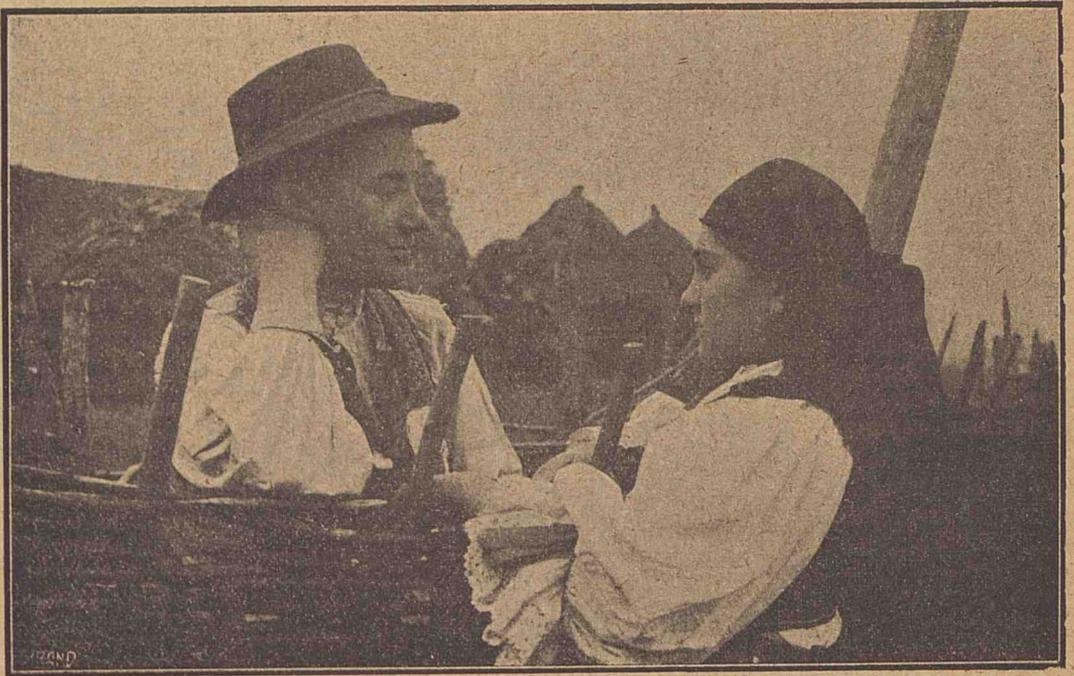
Jadis, le territoire de la Roumanie orientale, avec ses habitants latinisés, dont les Roumains sont le seul reste, comprenait tout le Balcan et tout le Pinde. Maintenant, l'élément roumain se conserve seulement sur certains points de la Macédoine, sur la côte albanaise et en Thessalie. Ce sont des Roumains non affranchis. Ils habitent les katouns de berger dans la montagne, les villages et les bourgades.

La masse principale de la nation est cependant comprise entre les limites de l'ancienne Dacie, et son unité non interrompue correspond de fait à une vraie unité du territoire lui-même.

Elle est formée d'abord par la montagne. Ses vallées profondes se conservent les anses vallées profondes se conservent les anciens couvents, les anciens costumes, les anciens chants, les anciennes traditions et les mœurs anciennes. La *Transylvanie*, le *Maramourech*, lui appartiennent exclusivement ; l'habitant des collines la voit aussi bien de Jassy que de Ploesti ; on a prétendu même distinguer de Bessarabie la silhouette lointaine du Ceahlau, le principal pic des Alpes moldaves.

Si la montagne surplombe toutes ces vallées et toutes ces plaines, le Danube réunit, par le canal collecteur de la Tisa, qui reçoit les rivières transylvaines dirigées vers l'Ouest, toutes les eaux. C'est le grand fleuve traditionnel. Différent de la rivière allemande, s'avancant en ligne droite de l'Ouest à l'Est, du fleuve pannonien, magyar, coupant du Nord au Sud la puszta des Huns et des Avars, ce Danube roumain, échappé à la prison des Portes-de-Fer, forme comme un élément tutélaire de la race roumaine, qui le chante dans ses vers et le mêle à ses légendes.





CHAPITRE II

La race

Sur ce territoire d'un caractère manifestement unitaire vit une race absolument solidaire sous tous les rapports, représentant aujourd'hui le seul reste d'une *romanité* orientale beaucoup plus large, qui, ainsi que nous l'avons montré ailleurs, correspondait à la *Romania* ethnique de l'Occident, dont viennent les nations française, italienne, espagnole et portugaise.

Elle a pour plus anciens parents les Thraces et en partie les Illyriens. Les peuplades thraces, portant des noms différents, habitaient, non seulement les régions du Danube et des Carpathes, mais aussi la plus grande partie de la péninsule des Balcons et les vallées de l'Asie Mineure. Les Illyriens, fixés sur les deux rivages de l'Adriatique et jusque dans le Tyrol, avaient abandonné leur langue pour parler ce dialecte thrace qui est à la base de l'albanais. Sur la rive gauche du Danube il y avait d'abord, dans la plaine valaque, les Gètes, nation paisible, adonnée plutôt à l'agriculture, alors qu'une autre branche de la race, les Daces, plutôt pasteurs et nécessairement aussi guerriers, tenaient la montagne, ayant pour leurs rois qui continuaient les rois de Thrace, « diadoques » d'Alexandre-le-Grand — un Illyrien grecisé lui-même, entouré de soldats du même sang, — une capitale entourée de murs en pierre, Sarmisagéthousa.

Pour dénationaliser les Thraces, balkaniques, danubiens, montagnards dans les Carpathes, et leur faire parler le latin, pour les amener plus tard à se reconnaître comme « Romains » d'une autre qualité que les Rhomées grecs ou asiatiques de Constantinople, il a fallu bien plus que la conquête de Trajan, qui, au commencement du second siècle de l'ère chrétienne, envahit la Dacie du roi Décébale, et la rendit d'abord vassale de l'Empire pour la soumettre définitivement au bout d'une seconde campagne, en 106. La colonisation d'un pays, où la race aborigène n'avait pas été détruite — et Rome n'avait aucun intérêt à le faire, — par le double moyen d'un établissement de nouveaux habitants pris dans toute l'étendue du territoire roumain et du mariage entre les vétérans des légions, eux aussi des Romains d'une couleur nationale très variée, et les femmes du pays, ne suffit pas pour quiconque considère, en dehors du témoignage précis des

sources, les lois immuables du développement des peuples.

Ces lois, qui supposent toujours, dans un procès de dénationalisation, l'apparition en nombre supérieur d'invasisseurs ayant les mêmes occupations que les envahis, nous ont amené à admettre que des paysans italiens se sont infiltrés dans les Balcons, où Rome avait pénétré déjà, — colonisant l'Illyricum, avant de réduire le Noricum et la Pannonie — sous la République ici aussi bien qu'en Provence, pour imposer sur un point donné la langue latine et certaines mœurs latines aux bergers et aux agriculteurs thraces, des Balcons d'abord, du Danube ensuite. Cette œuvre se passa à l'insu des sources, consacrées, comme de coutume, à commémorer les seuls événements politiques et militaires. Trajan ne fit que donner une consécration officielle à une conquête antérieure, accomplie par les forces populaires mêmes de la race italienne.

La nation qui résulta de cette lente transformation que la guerre de Dacie ne fit qu'accélérer, occupait à un certain moment du moyen âge un territoire beaucoup plus vaste que celui qui forme aujourd'hui le royaume uni de Roumanie. L'invasion barbare du VII^e siècle, qui ne représente pas, du reste, en Orient, le premier contact entre Latins et Slaves, rompit l'unité de ce territoire. Nous croyons cependant que cette interruption ne fut pas due seulement à l'entrée conquérante de nouveaux maîtres, en tant qu'on peut considérer ainsi ce nouveau facteur danubien et balcanique, mais aussi à la façade slave qui fut donnée ainsi au même élément ethnique thraco-roumain se perpétuant désormais sous un nom différent. La masse unitaire des Latins ou des latinisés en fut fragmentée. Au Sud du Danube, ceux qui continuaient à porter le nom roumain, par suite d'une existence autonome dans leurs vallées, non soumises de fait à un pouvoir barbare, slave d'abord, bulgare ensuite, gardèrent leur place en Thessalie, où une Grande Valachie, sous des chefs indépendants d'abord (XI^e, XII^e siècles), puis sous des princes grecs et slaves (XIII^e et XIV^e siècles) exista jusqu'à l'extension dans ces contrées de l'Empire ottoman, puis sur certains points de la Macédoine proprement dite et, mêlés aux Albanais, sur la côte de l'Adriatique, sans compter ceux qui, pendant longtemps, promènèrent leurs troupeaux à travers la péninsule de l'Althos. Raguse et les villes de Dalmatie se nourrissaient, jus-

qu'au début de l'ère moderne, du fromage des bergers « valaques » de la montagne, et les documents sur le passé de ces cités, où on a parlé longuement un dialecte roman apparenté au roumain, les mentionnent dès le x^e siècle. Les rois de Serbie colonisaient avant et après 1300 des bergers roumains sur les terres des couvents et de l'Etat. Les Morlaques ne sont que des Mauro-Valaques, des Valaques Noirs (les Touraniens nommaient par des couleurs les points cardinaux), et la Bosnie serbe comptait au moyen âge de nombreux Roumains non encore slavisés, dont les descendants portaient vers 1600 des noms ayant au bout l'article roumain. De ces régions partaient les essaims qui, à différentes époques, donnèrent à l'Italie, du côté de Castelnuovo, d'Albona, etc., des habitants employant le même langage que leurs frères restés chez eux, les *Rumeri*, (c'est-à-dire *Rumeni*, avec l'n rotacisé).

Quant aux Roumains de la rive gauche du Danube et des Carpathes, rien ne nous autorise à admettre ni la retraite, au III^e siècle, de toute une population agricole, habituée à s'administrer elle-même dans ses assemblées (*conventus*) et, sous l'ancien régime de vallées, avec ses « juges », pour obtempérer à un prétendu décret, irrationnel et impraticable, de l'empereur Aurélien, qui fut cependant bien le créateur d'une nouvelle « Dacie » balcanique, purement militaire et politique, ni le retour, qu'aucune source ne mentionne, à une époque largement éclairée par les chroniques et les documents, des « colons » transplantés de l'autre côté du fleuve. La race indigène persista sans s'effrayer du voisinage ou même de la cohabitation avec un barbare depuis longtemps familier. Elle est encore là où elle a toujours été, thrace d'abord, romaine ensuite, pour demeurer, lorsque le mélange eut abouti, roumaine.

Si on demande au paysan qui forme le fonds même de la nation, paysanne dès le début (le « Paysan du Danube » de La Fontaine est une intuition), le nom de sa race et de la langue qu'il parle, il se déclarera nettement *Roumain* (Român), parlant le *roumain* (*româneste*). Ceux qui, dans certain camp russe, ont cherché à opposer les Moldaves de Bessarabie aux Roumains dont ils seraient bien distincts ne se rendent pas compte du fait que celui qui se professe Moldave rappelle ainsi le nom de l'Etat auquel il a été arraché en 1812 sans renier celui de la nation dont il continue,

justement parce qu'il est Moldave, à appartenir.

Tout est unitaire, malgré les différences d'une vallée à l'autre, chez les Roumains, d'un bout à l'autre du territoire qu'ils occupent, de la Tisa (Theiss) au Dniester et des montagnes du Maramourech à la ligne du Danube. On peut le voir aussi bien dans les éléments matériels de leur existence que dans leur être moral.

1. Le vêtement, dont le nom rappelle celui des *braccac* gauloises aussi bien que le *vestimentum* romain (*embracaminte*, *vesmânt*), se compose des pièces qu'on peut observer sur la colonne de Trajan commémorant la guerre contre les Daces et sur le monument d'Adam-Klissi, relatif à une lutte colatérale. En commençant par celui des hommes, le pied, en tant que la botte en cuir, d'importation allemande, hongroise ou italienne, ne le recouvre, porte la sandale traditionnelle des Thraces, l'*opinca*, que les Slaves des Balcons connaissent et appellent du même nom. Sauf emprunt à d'autres nations, Turcs ou Magyars, le pantalon serre la jambe, faisant d'innombrables plis caractéristiques, les *itsari*. La chemise, ouverte sur la poitrine et ornée de dessins tissés, de différentes couleurs, surtout sur l'épaule, est retenue à la taille par une large ceinture en cuir ou en laine ; dans le premier cas, soutenant le couteau et la pipe, elle est ornée de pointes en métal brillant ou de perles bleues, rouges, vertes. Le manteau peut être ou bien en drap blanc soutaché de noir (en *aba*), en drap gris ou brun (*suman*), ou bien en peau de mouton le poil en dehors, comme chez les pâtres, ou en dedans, comme dans la plupart des cas (*cojoc*) ; en Bucovine, il se resserre un peu sur la taille pour couvrir en partie le reste du corps aussi. Les cheveux, que la tradition demande longs, en boucles flottantes ou coupés en rond (« sous le pot »), sont couverts ou bien d'un chapeau, de fabrication transylvaine jadis, aux bords étroits (Valachie, Transylvanie) ou larges (Moldavie montagnaise), ou bien d'un bonnet de laine, noire, grise rarement, encore plus rarement blanche, dont la forme varie (allongée en Moldavie, ronde ailleurs, carrée, un peu évasée en haut, chez les bergers).

Pour les femmes, il y a la sandale (si les bottines, achetées à la ville, ne l'ont pas remplacée) et la chemise, ornée de « rivières » brodées parfois sur le sein et sur toute l'étendue de la manche ; il ne

faut pas oublier le collier (*salba*) en perles ou soutenant de grandes médailles en or ou en argent. La robe consiste en une seule pièce tissée, souvent très richement tissée, qui serre le corps, ou en deux pièces retenues par la ceinture ; la couleur rouge est affectonnée dans la Valachie et dans les régions transylvaines correspondantes ; dans l'Olténie du Nord-Est et dans sa prolongation au delà des montagnes le tablier, à peine orné, est noir. Dans le Banat, une des pièces, celle qui couvre le dos, s'effiloche en longues franges rouges. Le fil d'or et d'argent se mêle au tissu et des paillettes d'or sont parsemées souvent sur la chemise. — des papillons (*fluturi*) près des « fleurs » dont est « fleurie » la chemise, qui, ici comme dans la Romania occidentale, a gardé son ancien nom latin. Sur la tête — les cheveux étant souvent supportés d'une manière artificielle par des pièces en bois, — un long voile tout blanc se déploie, retombant largement sur les épaules : on retrouve cette coutume aussi bien chez les Roumains de Transylvanie, du côté de l'ancienne Sarmisagéthousa, et dans le pays de Fagaras (région de l'Olt transylvain), chez ceux de la montagne bucovinienne, ainsi que chez les Hongrois de Moldavie, chez les Russes de Bucovine et de Bessarabie, qui l'ont emprunté à l'ancienne population au milieu de laquelle ils se sont établis.

Il faut observer que dans la plaine le costume populaire, surtout celui des femmes, a été vaincu par la concurrence de la fabrication industrielle.

2. La maison, qui s'appelle la *casa*, présente seulement dans une partie de l'Olténie et de la région montagneuse valaque l'aspect de l'habitation méditerranéenne, avec un rez-de-chaussée et un étage, dont le premier rejette souvent le grenier jusque près du toit, où une rangée de colonnes permet de découvrir l'ennemi et de se défendre contre lui (on a alors la *coula*, du nom turc qui signifie : tour) ; d'autres fois c'est l'étage qui est la partie principale, et au-dessous il n'y a que la cave dont la porte s'ouvre de face ou de côté. La maison à la mode germanique — deux fenêtres sur la rue et une grande porte en même ligne, qui cache la cour — ne paraît que dans les villages où les Roumains ont remplacé des Saxons. Le type ordinaire de la maison roumaine est celui de la demeure thrace, avec le haut toit — de bardeaux dans la montagne et dans la région de collines, de chaume dans la plai-

ne, — le corridor orné d'une balustrade aux colonnes sculptées, aux fenêtres garnies de rideaux blancs et la porte d'entrée qui s'ouvre au milieu, accueillante.

A l'intérieur il y a ordinairement le compartiment moyen, qui contient l'âtre, le *cuptor* (*coctorium*, en latin vulgaire), chauffant les deux chambres ; on l'emploie pendant l'hiver pour s'installer dessus et passer chaudement la nuit. A droite, la *casa mare* (*casa major*), destinée exclusivement aux hôtes (*oaspetsi*), avec les tissus, souvent œuvre de plusieurs générations, qui s'accumulent jusqu'au plafond sur les divans, avec le coin des icônes sacrées et la table centrale (*masa, de mensa*), entourée de quelques sièges (*scaun, de scamnum*).

La cour (*curte*), entourée d'une enceinte en treillis ou en planches, contient le verger (*Uvada*, nom grec), le jardin de fleurs (*gradina*), les magasins (*hambare, d'emporium*), les écuries.

Les maisons sont isolées ; une rue tortueuse serpente devant leur front capricieux. Le village s'appelle *saf*, du latin *satum*, champ ensemencé, qui a donné l'albanais *fsat*. Fondé par l'ancêtre, il porte son nom (si c'est Jean, *Ion*, le village sera celui des *Ionesti*, descendants d'Ion, ou simplement : *Ionesti*). Les villageois ne se partagent pas d'abord l'héritage du *moch*, la *mochia* ; ils y ont une partie (*parte*), qui ne fut délimitée, créant des lanières de terrain presque impossibles à travailler, qu'au moment où l'économie d'argent vint remplacer l'ancien régime du troc et le prince exigea l'argent monnayé pour pouvoir payer le tribut du Sultan.

3. Quant à la psychologie du paysan roumain, dont se détachèrent, ainsi qu'on le verra, plusieurs catégories de classes dominantes, elle est celle d'un civilisé rejeté par des circonstances défavorables dans l'état patriarcal, mais qui garde les éléments essentiels d'un passé meilleur. C'est sous le rapport religieux un homme pieux ; chrétien depuis longtemps, avant les Slaves, auxquels il a transmis dans ce domaine quelques-uns des termes latins essentiels, pour emprunter ensuite à l'hérarchie d'outre-Danube des termes secondaires, naturellement plus nombreux, il mêle à la foi nouvelle (*credintsa, de credentia*) des vestiges du paganisme (païen s'appelle *pagân*). Ses pratiques de baptême, de mariage, d'enterrement sont d'un âge millénaire. D'anciennes superstitions surnagent à la surface de son christianis-



me ; il a des fêtes à lui, qu'aucun calendrier n'a connues, et au moins en rapport avec les jours de la semaine il y a encore le culte de Saint-Mercure (féminin : *Sfanta Miercure*) et de Sainte-Vénus (*Sfanta Vinere*) : on a l'habitude d'y observer le jeûne. Dans les maladies on emploie les anciens exorcismes (*descantece, decantationes*). La vie spirituelle des Thraces se maintient dans ce domaine, ainsi que dans la mélodie des chansons populaire et dans la danse, la *hora*, le « cœur » antique, probablement, ce *ludus sarmaticus*, ce « jeu » des « Sarmates », qui d'après l'histoire des Césars, était affectonné à Rome au-dessus de tout autre.

Mais Rome a donné à ces hommes le respect de la loi, *lege*, — ce qui signifie aussi la religion, avec sa notion, décisive, du *pacat* (*peccatum*), garantie de la moralité. De Rome ils tiennent un sentiment tout particulier de la bienséance, des convenances (*cuvintsă*). Elle leur a transmis le sentiment de l'ordre (*randuiata*, du magyar : *rend*). Aimant la paix (*pace*), étant prêt « à déchirer le pan de l'habit et de fuir la querelle », à « s'en aller coucher s'il y en a deux qui prétendent qu'il est ivre », il gardera l'instinct guerrier du Thrace et, s'il commence une guerre, il la mènera jusqu'au bout, avec un complet mépris du danger et une indifférence superbe pour la douleur et la mort. Le devoir (*datoria*, de *debitor*) est pour lui un ordre qu'on ne peut pas violer. Il le ressent surtout envers le pays, *tsara* (de *terra* ; la terre, c'est *pamânt, pământum*, la chaussée romaine) et envers son *domn* (*dominus*), considéré comme successeur légitime, de même essence, de l'empereur (*Impărat*).

On verra ce que cela a pu signifier dans l'histoire de la race, qu'il s'agit maintenant de traiter.

Coup d'œil historique

L'invasion des Slaves ayant séparé les deux parties du monde roumain, l'élément resté au Sud du Danube n'a jamais pu dominer jusqu'au bout les Etats à la création desquels il a pris cependant une part essentielle.

Cet élément a donné un grand nombre d'habitants d'origine latine et de parler roman à la première fondation politique bulgare sur les rives de la Mer Noire (il y a eu les chefs de cet Etat, qui, à la disparition de la première dynastie touranienne, s'appelaient Sabinus, Paganus).

Le second « Empire » ou Tzarat bulgare a pris naissance à la fin du X^e siècle dans cette région d'Ochrida qui a été habitée au moyen âge surtout par des Albanais et des Valaques ou Vlaques roumains. Les créateurs du troisième Empire, celui des Assénides, les frères Pierre, Assen et Joannice, étaient des chefs de bergers roumains dans les vallées du Pinde ; leurs successeurs parlèrent cependant, comme les princes des Bulgaries antérieures, le slavon.

Cependant la Thessalie resta autonome sous des seigneurs, empruntés à la dynastie de Constantinople, qui s'intitulaient maîtres de la « Grande Valachie » encore au XIV^e siècle. Vers la moitié de ce siècle, il y eut, sur la place qui allait être occupée plus tard, d'une manière définitive, par le Monténégro, une principauté de la Zedda ou de la Zenta, fondée par des Roumains, les Balchides (du nom de Balcha d'un d'entre eux). Et, juste à la même époque, Balica, puis Dobrotitesch, aux noms roumains, séparaient de la Bulgarie cette ancienne Scythie Mineure, restée plutôt byzantine par ses attaches politiques, pour en faire la province que, d'après le nom de ce seigneur, les Turcs appelèrent la Dobroudscha (en roumain Dobrogea).

Pendant toute cette époque du moyen âge les régions d'outre-Danube vivaient, avec une population fortement enracinée — car, pour ne pas insister sur le caractère sédentaire de l'agriculteur, les bergers eux-mêmes conservent, avec leurs habitations d'été et d'hiver et leurs routes coutumières, la même patrie, — dans des villages régis par les « hommes bons et anciens », qui formaient des groupes de « judicatures », sous des « juges », et enfin il y avait au-dessus les dues de vallées ou, avec un nom slavon, les Voévodes.

Il suffisait d'une influence venant du voisinage, où pouvait se trouver un monde politique plus consolidé, pour en arriver à la création spontanée, par cristallisation subite de ces organisations patriarcales, d'un ou plusieurs Etats. Et ces Etats allaient s'appuyer sur trois conceptions principales dominant l'âme du paysan : tradition ininterrompue de l'idée d'empire qui le faisait regarder son chef suprême comme un *domn, dominus* (c'est-à-dire : *dominus noster imperator*), ayant le droit de vie et de mort, celui de faire la guerre et de conclure la paix ; caractère géographique bien déterminé de l'Etat, correspondant à l'héritage, à la grande « *mochi* » (« moch », nous l'avons dit, c'est



l'ancêtre) qui est la patrie ; interprétation nationale du même Slat, qui ne peut être que le pays roumain « (*tsara romaneasca*), tout le pays roumain » (*toata tsara romaneasca*).

La première formation politique de ce genre a dû être celle dont parle Anne Comnène pour la fin du XI^e siècle, du côté de Silistrie, où s'était établi, probablement depuis longtemps, un prince du nom de Tatul, manifestement roumain, alors que dans la Dobroudscha future trois chefs, dont l'un au nom slave, de la catégorie ordinairement usitée en Valachie, remplissaient un rôle semblable. Du petit Etat de Silistrie est resté le nom slave de Vlachca, « pays roumain », attaché à un des districts de la Roumanie sur le Danube, à l'Ouest de la capitale.

Cette formation a pu persister, malgré les attaques byzantines pendant le XII^e siècle, jusqu'au règne de l'empereur Manuel, qui, non seulement restaura la possession de l'Empire sur le Danube, mais passa ce fleuve pour attaquer la Hongrie, en traversant certainement un territoire habité, organisé et ami : les monnaies qu'on trouve dans le sol montrent du reste que jamais il n'y eut une solution de continuité en fait de commerce, et le commerce suppose des routes libres et quelqu'un pour les garder.

Au XIII^e siècle il y avait sur la rive gauche de la Mer Noire jusqu'à la Morava le troisième « Empire bulgare » ; il n'avait aucun intérêt à passer, lui aussi, le Danube, et rien ne prouve qu'il l'eût effectivement fait. A cette époque, du reste, l'influence qui tendait à créer un nouvel Etat venait du Nord de cette Hongrie à mission de croisade qui voulait imposer à ces orthodoxes roumains de la *Transalpina*, du territoire au delà des Carpathes, la foi latine et cherchait à travers les judicatures et les duchés, soumis nominativement aux Petschénègues et Cumans de la steppe, le chemin vers cette Bulgarie que les rois arpadiens ont voulu soumettre, comme les Angevins, leurs successeurs, pour en arriver à la restauration en leur faveur de l'Empire latin de Constantinople.

Pour atteindre ce but, on essaya de coloniser les auxiliaires qui se présentèrent naturellement : les chevaliers de Terre Sainte. Au commencement du XIII^e siècle il était question des Teutons, qui construisirent leurs châteaux dans la Transylvanie méridionale, fondèrent la ville « de la Couronne » (Kronstadt), sur l'em-

placement du village roumain de Brasov ou Brasau, fixèrent les Szekler magyars comme gardiens de la frontière à l'Est et pénétrèrent en Valachie jusqu'à Câmpulung. S'ils avaient pu s'entendre avec la royauté hongroise, quelque chose comme la Prusse allemande se serait formé du côté de la Mer Noire. Après la catastrophe que fut pour le royaume l'invasion tatar, qui épargna cependant les organisations patriarcales des Roumains, les Arpadiens recoururent, pour empêcher de futures invasions, aux Hospitaliers français, leur offrant la citadelle hongroise de Severin et le territoire de l'Olténie avec deux « judicatures » et un Voévodat naissant, ainsi que, de l'autre côté de l'Olt, un Voévodat plus ancien et plus puissant, avec Argès comme capitale. Si ce projet avait réussi, on aurait eu aussi une « France » d'Orient sur ce rivage danubien. Encore une fois, au XV^e siècle, vers 1430, les Teutons apparurent dans ces contrées, appelés par l'empereur et roi Sigismond, pour se retirer bientôt ; on avait voulu leur confier aussi la garde des bouches du Danube.

Toutes ces tentatives ayant échoué, et une domination réelle des Tatars qui dominaient la Russie s'étant montrée impossible, il n'y avait plus qu'une seule perspective en ce qui concerne l'avenir politique de ce beau pays : cette formation spontanée d'Etats paysans, dont nous avons parlé plus haut.

Elle se produisit en Valachie, vers 1300, sous Basarab et ses successeurs, partant d'Argès, pour atteindre, dans quelques dizaines d'années, Braila et Chilia à l'Est, Giurgiu au Sud, Severin à l'Ouest, et maintint son indépendance par une série de combats contre les Angevins de Hongrie ; à un moment on put croire qu'une carrière impériale en Orient s'ouvre pour ces Domni d'Argès, descendus à Targovitché, à Bucarest, qui portaient la couronne, les chaussures de pourpre, l'aigle de Byzance, en tant que « despotes » alliés à la dynastie de Constantinople, sur leurs habits. Cet Etat de « tout le pays roumain » pouvait s'étendre aussi bien vers le Nord-Est que vers le Nord transylvain, où la conquête magyare, qui ne commença qu'au XII^e siècle, avait trouvé un Voévode roumain, dont le titre s'est conservé pour les chefs de la nouvelle administration étrangère. Il réussit à gagner de ce côté des apanages dans le pays de l'Olt transylvain, à Fogarach (Fogaras) et du côté de Her-

mannstadt (Sibiiu en roumain), un des centres de la colonisation allemande, avec des éléments flamands et alsaciens, accomplie par les rois de Hongrie aux XII^e et XIII^e siècles.

Mais à l'Est, à la place d'une marche hongroise par dessus les Carpathes, à Baia, où on exploitait des mines d'argent, comme à Rodna, en Transylvanie, marche gouvernée par des Roumains du comté voisin du Maramoros (Maramourech en roumain), il y eut vers la moitié du XIV^e siècle l'établissement, par un émigré du même comté, Bogdan, d'un « pays roumain de la Moldavie », contenant d'abord la vallée seule de la Moldova, pour arriver, par un procès de concentration des « judicatures », comme en Valachie, à atteindre bientôt les frontières de Halitsch au Nord, du Dniester à l'Est, au Sud, du Danube. La suzeraineté hongroise fut écartée ; celle de la Pologne fut une simple formalité.

Les deux pays étaient bien consolidés vers 1400, sous Mircea le Valaque et Alexandre le Moldave. Leur première phase latine, presque catholique, avait été remplacée par un court intermezzo byzantin pour arriver aux formes slaves dans l'Eglise et l'Etat, grâce aussi à l'invasion des nobles et des lettrés des Balcons, chassés par la conquête turque.

Devant ces nouveaux ennemis, les Roumains ne capitulèrent pas comme les autres nations chrétiennes de l'Orient sans exception. Etienne-le-Grand (1457-1504), prince de Moldavie, défendit pendant un demi-siècle la chrétienté sur cette terre roumaine. Ces Etats, pleins d'une énergique vitalité rurale, celle des paysans demeurés libres jusque vers 1570, jusqu'à l'intervention de la nouvelle économie en argent monnayé qui détermina l'aliénation de leurs propriétés, de la « part » qu'ils avaient dans l'héritage de l'ancêtre fondateur du village, ces Etats, dis-je, payèrent enfin le tribut et se rachetèrent par les présents annuels sans que le prince perdît rien de ses droits d'essence impériale et sans qu'il y eût, en dehors des têtes de pont, aucun établissement ottoman sur la rive gauche du Danube. Les armées roumaines pouvaient entreprendre des guerres et les princes qui faisaient écrire en pourpre leur nom (en Valachie d'abord) avaient la liberté de conclure des traités, de créer des régimes de commerce à leur gré. Michel-le-Brave, prince de Valachie, (1593-1601) put conquérir la Transylvanie, gouvernée par les princes magyars,

mais où l'Eglise roumaine, orthodoxe, se maintenait autonome, faisant consacrer ses évêques, à Targovichté ou à Suceava, capitale de la Moldavie ; il eut cette Moldavie aussi jusqu'à ce que, trahi par les Impériaux autrichiens auxquels il s'était allié, il fut assassiné en terre transylvaine.

Pendant le XVII^e siècle, après que le paysan eût fini son rôle guerrier, l'abandonnant aux nobles, les boïars, il y eut encore des princes, Basile Lupu en Moldavie, Mathieu Basarab en Valachie, puis le richissime prince valaque Constantin Brancoveanu, qui administrèrent royalement leurs pays, ayant de fait la même civilisation et subissant les mêmes influences, qui agissaient aussi sur les Roumains de Transylvanie ; ils eurent leur imprimerie, ils publièrent leurs lois, ils firent flotter leurs drapeaux. Tous, sans exception, ils rêvèrent de cette Transylvanie qui passa dès 1690 entre les mains des Autrichiens, qui y restèrent et cherchèrent à rompre les liens traditionnels avec les principautés, en gagnant à l'union avec Rome une large partie des Roumains ; ils ne purent pas empêcher cependant l'extension de cette civilisation roumaine, maintenant ravivée par les idées françaises de l'Occident, qui, tantôt d'un côté des montagnes, tantôt de l'autre, amena, ainsi qu'on le verra dans un autre chapitre, la renaissance de la nation et en prépara l'unité.

Les Autrichiens et les Russes cherchèrent maintes fois à travers le XVIII^e siècle à avoir le Bas-Danube ; le pays souffrit leurs invasions, des lambeaux de terre roumaine furent arrachés provisoirement : (l'Olténie par l'Autriche pendant vingt ans, la Moldavie Supérieure, dite la Bucovine, d'après des forêts de hêtre, de 1775 jusqu'en 1918, par la même, la Bessarabie, nommée d'après l'ancienne terre des Basarab valaques sur le Danube, de 1812 à 1918 par la Russie). Mais le développement de l'esprit roumain continua sans interruption. Les princes grecs, les « Phanariotes » (du Phanar constantinopolitain dont ils venaient) n'y portèrent pas atteinte : ils avaient moins le caractère national qu'ils n'osèrent pas imposer à l'Etat — l'administration se fait en roumain, les chroniques sont écrites dans la langue du peuple ; l'Eglise est de langue roumaine — que celui, en fait humiliant, de fonctionnaires ottomans, anciens inter-

prêtes du Divan, qui avaient obtenu de l'avancement.

Cet esprit resté vivant et nourri des influences rénovatrices de l'Occident donna, en 1821, une révolution paysanne, sociale et nationale, celle de Théodore Vladimirescu, se distinguant de celle des Grecs qui, espérant pouvoir rétablir Byzance, avaient commencé leur mouvement de ce côté, puis la république valaque de 1848, étouffée par l'entrée des troupes turques et russes, qui, à la place des princes indigènes (depuis 1822) à vie (depuis 1834) introduisirent de nouveau le régime des administrations septennaires. Une révolution paysanne commencée à Blaj en Transylvanie contre le magyarisme envahissant avait précédé les troubles dans les principautés : elle inaugura l'avènement de l'autre côté des montagnes de cette conscience nationale qui amena la création d'une Eglise orthodoxe autonome et de toute une organisation d'écoles confessionnelles au service de la nation.

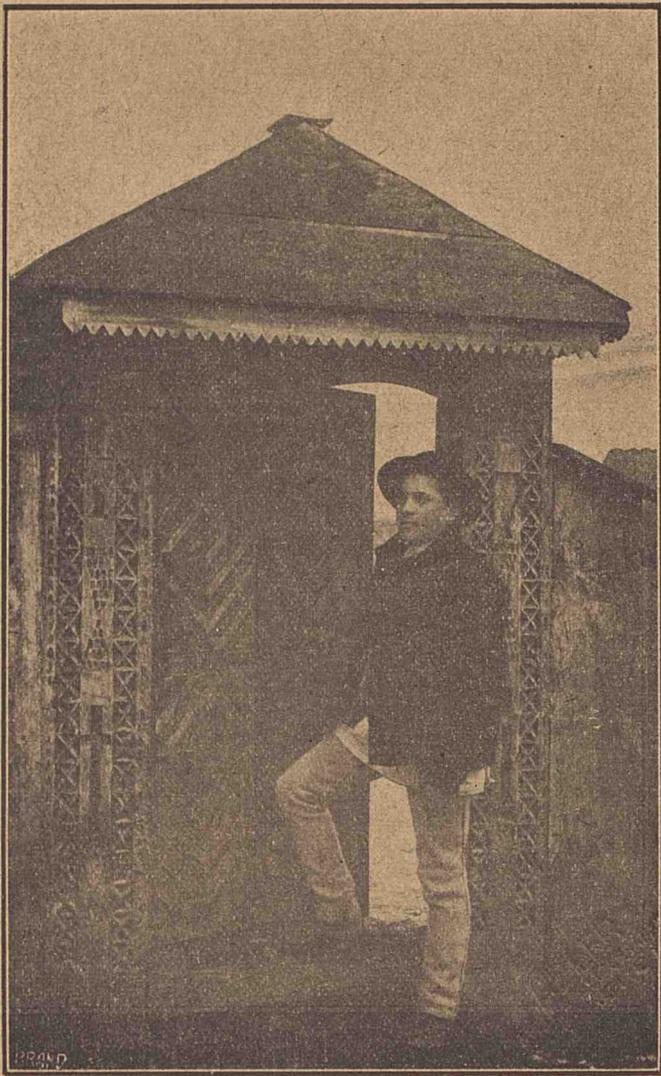
Les vaincus de la révolution valaque, du mouvement correspondant en Moldavie se réfugièrent à Paris, et leur propagande opiniâtre pour la création d'une Dacie libre contenant, comme dans la conception de 1300 des princes d'Argès, l'intégrité de la nation roumaine, gagna l'appui de Napoléon III, qui imposa à la Russie vaincue dans la guerre de Crimée, à l'Autriche qui avait rêvé de la possession des principautés et qui craignait pour sa Bucovine et sa Transylvanie, parties détachées du corps national roumain, à son alliée l'Angleterre, partisane d'une Turquie intégrale, l'union de la Moldavie et de la Valachie. Ayant dû céder sur la question des princes à élire — chaque principauté aurait eu le sien —, les Roumains élargèrent cet empêchement porté à leurs vœux en volant à Bucarest comme à Jassy un homme nouveau, le colonel Alexandre Cuza, chef de la milice moldave (janvier-février 1869).

La question rurale et celle de l'indépendance du pays se présentèrent dès le début à l'attention de cet homme franc et courageux, qui tenait à accomplir la mission très nettement définie qui lui était imposée. Cuza, secondé par son grand ministre Kogalniceanu, restitua à la nation les terres dédiées aux couvents de l'Orient et créa la petite propriété paysanne. Les « Principautés Unies » devinrent par son initiative une seule Roumanie, avec un

Ministère commun et des Chambres pour le pays entier.

Son successeur, Carol, un Hohenzollern du Rhin, catholique, ayant du sang français par sa descendance des Murat et des Beauharnais, eut plutôt le rôle de gagner par les armes l'indépendance du pays (guerre de 1877-1878) dont il fut le premier roi. Il présida à l'organisation constitutionnelle (Constitution de 1866) et économique (premiers traités de commerce conclus au commencement de son règne) du pays. Si son orientation politique se tourna du côté de la Triplice, après des années d'intime relation avec la politique de Napoléon III en Orient, les motifs doivent en être cherchés d'un côté dans les recommandations de la diplomatie française elle-même de se diriger, malgré la question transylvaine toujours ouverte (tendances de magyarisisation de la part du gouvernement hongrois après le pacte dualiste avec l'Autriche en 1867), d'après les avis de Vienne, de l'autre dans l'acte de la Russie qui, après que les Roumains eurent sauvé l'armée du Tzar à Plevna, leur arracha les trois districts bessarabiens rendus par l'Europe occidentale au traité de Paris (la Dobrogea fut attribuée à la Roumanie par le traité de Berlin, au nom du même « concert européen » ; la rive droite du Danube était sur ce point aussi depuis longtemps colonisée par les Roumains). Le gouvernement roumain n'a accepté d'entrer dans cette alliance, qu'il considérait uniquement comme un instrument de paix, qu'après l'adhésion de l'Italie. Pendant l'intervention de 1913 dans les Baléans pour empêcher l'établissement d'une hégémonie bulgare, agressive envers ses voisins, sous le roi Carol encore, l'action roumaine fut, du reste, tolérée seulement par l'Allemagne et nettement contre-carrée par l'Autriche-Hongrie.

L'esprit public lui-même, dominé par l'idée de l'unité politique nécessaire, était adversaire d'une politique destinée à garantir l'intégrité de la monarchie voisine. Ce qui se passa dès 1914 sous le règne de Ferdinand I^{er}, marié à une princesse anglaise, la reine Marie, fut le développement naturel des prémices que nous avons fixées. Spontanément, on se déclara contre l'alliance avec les Centraux et une neutralité agitée mena à la guerre, difficile et douloureuse, à côté des Alliés. De sa propre volonté, la Bessarabie, constituée en république moldave, se réunit au royau-



me : la Bucovine suivit, par une déclaration populaire, en 1918, et, quelques mois plus tard, la Transylvanie, avec l'adhésion explicite des Saxons, demandait l'accomplissement d'un acte politique qui, avec le

démembrement, fatal, de la Hongrie, était devenu d'une nécessité indispensable.

Telles sont les origines de l'état de choses actuel qui n'admet, à l'intérieur et à l'extérieur, qu'une seule politique.

CHAPITRE III

L'art roumain

Il y a un art roumain de caractère populaire et un autre dont le développement est en relation avec la munificence des princes moldaves et valaques, bâtisseurs d'Églises et de couvents pendant au moins quatre siècles.

Le premier se manifeste d'abord dans les tissus populaires ; des recueils ont été publiés en Transylvanie par M. Comsa et Mlle Minerve Cosma, dans l'ancien royaume par Mme J. Brătianu. Il y aurait tout un travail à faire sur les dessins et la chromatique de cet art, qui a des similitudes étroites, par suite des origines thraces, avec l'art de tous les peuples balcaniques et même avec celui des Scandinaves, dont les ancêtres goths habitaient jadis dans le voisinage immédiat des Roumains.

Il y a aussi toute une gamme de couleurs, toute une série de figures schématiques, se distinguant nettement du réalisme lourd et surchargé habituel chez les Saxons transylvains, dans les tapis roumains qui varient dans les détails d'après les régions.

Les maisons paysannes de la Valachie portent souvent des cadres en relief formés par une empreinte sur l'enduit encore frais. On y distingue les mêmes figures que sur les tapis.

La sculpture en bois est très riche. Elle sert à orner les bases et les chapiteaux des colonnes qui soutiennent le péristyle de la dite maison de village et ajoute très souvent — les exemples sont nombreux dans — une frise ouvragée sous le bord du toit la vallée du Teleajen, en amont de Ploiești en bardeaux. Mais ce qu'elle donne de plus curieux se voit sur les ustensiles de ménage et surtout sur les houlettes des bergers. Toute une collection a été publiée par M. Comsa dans un autre recueil, paru, comme le premier, à Sibiu en Transylvanie.

Il ne faut pas oublier la poterie. Elle présente non seulement des formes souvent très intéressantes, mais aussi des dessins schématiques d'une discrétion extrê-

me, représentant la feuille, la branche, l'épi. L'émail de l'ancienne fabrication populaire est aussi solide que brillant.

Nous ajouterons que cet art était aussi l'apanage de ces Roumains des montagnes de Galicie et de Pologne, les Goralis, dont les produits sont présentés aujourd'hui comme appartenant aux traditions polonaises.

L'art des églises et couvents commence seulement vers 1350. Auparavant il y avait pour célébrer l'office des croix de grande route mentionnées plus haut ou des églises de bois, de vieux bois de chêne, comme on en voit encore dans le district de Vaslui (Moldavie), dans le Maramourech et la Bucovine.

La première fondation en briques, rangées en *opus reticulatum* — une grosse pierre ronde étant fixée dans le ciment au milieu d'un cadre en briques — est sans doute l'église de Saint-Nicolas d'Argès, ancienne capitale de la principauté valaque. Elle présente aujourd'hui, reliée à la petite chapelle en ruines, une forte tour de défense.

Dans cette même ville on a bâti, vers 1350, au moment où un Métropolitain grec était emprunté à Vicina, sur le Danube inférieur, un édifice plus large, d'après le modèle des églises de Salonique. Cette « église princière » a la nef distribuée en trois sections par des files de colonnes ; elle présente extérieurement un simulateur de tribunes ; une coupole ronde la surmonte. Ce qui l'a rendu célèbre, ce sont les belles fresques cachées sous des peintures plus modernes ; les saints byzantins, aux inscriptions grecques d'un côté, slaves de l'autre, ont une ampleur qui les distingue nettement de ceux qui ornent les murs de la mosquée Kahrieh (monastère Ifis Choras) de Constantinople. Plus récemment, on a découvert les tombeaux des princes portant des boutons, des bagues, un fermoir de ceinture en or d'un très beau travail occidental, dans lequel on reconnaît la manière des orfèvres français.

Mais bientôt, par le moyen de Nicodème, moine serbo-grec, l'art de l'Athos fit son entrée, d'abord dans la principauté valaque

vers 1370). L'église en croix, de proportions réduites, fut naturalisée sur ce nouveau sol, à Voditsa, détruite, à Tismana, à Prislop (en Transylvanie), à Cozia, etc., refaites au XVI^e et au XVII^e siècles, pour passer ensuite en Moldavie (anciennes formes, disparues, des églises conventuelles à Neamtz et Moldovitsa).

Bientôt, dans cette nouvelle patrie, des éléments indigènes et occidentaux se mêlèrent au type oriental. La coutume paysanne de bâtir donna le toit modelé d'après les lignes de l'architecture ; tel architecte moldave innova dans la manière de laquelle la petite tour s'appuie sur le centre de la nef, par des polygones dont l'un est inscrit dans l'autre. Le goût des architectes d'Etienne-le-Grand, fondateur de plusieurs dizaines d'églises, se montre dans les rangées de niches extérieures, portant des peintures, dans les disques d'émail multicolore qui suivent la ligne des toits et accompagnent dans les angles la série des niches, dans le rouge de la brique libre d'enduit, dans le gris de la pierre qui forme la partie inférieure du mur. Le gothique de Transylvanie a fourni les cadres en pierre des portes et des fenêtres, les lignes pointues de l'écriture cyrillienne dans les inscriptions de dédicace.

Plus tard, ce type fut perfectionné. Après Putna et Neamtz les plus belles fondations d'Etienne, il y eut à Voroez, en Bucovine, à Pobrata, qui garde ses vieux murs d'enceinte, à Slatina (première moitié du XVI^e siècle), puis à Soucevitza, en Bucovine aussi, de belles peintures extérieures, d'une technique sûre, sur fonds bleu d'azur ou vert, qui ont été fixées par M. Strzygowski et son élève M. Podlacha comme dignes d'être comparées à ce que l'art catholique a donné de mieux en Autriche.

En même temps, d'autres domaines d'art donnaient des croix en filigrane, des vases richement ciselés, des reliures de livres d'église en argent travaillé au marteau, des tissus (étoles, couvertures de tombeau, représentations de la mise au tombeau) qui ont continué pendant trois siècles au moins les traditions byzantines. La *catapetasma* en bois qui sépare l'autel du chœur est fouillée avec une patience admirable. Des manuscrits ornés de beaux frontispices (plus tard d'initiales contenant des fleurs, des animaux) étaient calligraphiés dans les couvents, et l'imprimerie, dont l'œuvre fut reprise au XVII^e siècle pour donner les beaux livres moldaves de l'époque du prince Basile et les tra-

voux font à fait remarquables du Métropolitain valaque Anthime l'Ibérien, avait commencé déjà avec un moine monténégrin inspiré par Venise, moine qui devint aussi métropolitain en Valachie, dès les premières années du XVI^e siècle, passant ensuite en Transylvanie. Les bois des graveurs roumains sont d'une netteté et d'une énergie dignes d'attention.

L'église moldave typique fut adoptée en Valachie. Cette principauté avait eu, au commencement du XVI^e siècle, l'édifice en pierre, orné d'une inscription en lettres de type vénitien, de Dealu, près de Targovichté, puis, en dehors de la Métropole, aujourd'hui remplacée par une bizarre création archéologique, de cette ancienne capitale valaque, l'église épiscopale d'Argès, avec ses ornements orientaux et ses tours penchées. Lorsque l'influence moldave s'établit, sans changement d'abord (chapelle de Cozia), elle ouvrit le parvis, le « pronaos », qui forme désormais, comme dans la maison paysanne, un péristyle lumineux. Les disques, les peintures extérieures disparaissent ; les lignes gothiques des encadrements sont remplacés par des fleurs à la manière de l'Orient ; à Fundeni Doamnei, vers 1700, il y aura des dessins persans, fleurs, lampes, colonnes, arbres, reliés sur l'enduit à la manière paysanne ; de pareils dessins ornaient les chambres des palais à l'intérieur.

En Moldavie, dès 1580, l'église peut soutenir deux tours. Basile Lupu fait sculpter la surface de chaque pierre dans sa fondation des Trois Hiérarques à Jassy. Mais l'innovation ne prend pas : à Cetatsouia, un peu plus récente, il n'y a qu'une fine ceinture de fleurs qui remplace au milieu des murailles les lignes d'ornementation ordinaire qui séparent les deux registres.

Mais c'est en Valachie que l'architecture roumaine célèbre sous Brânconeanu et son successeur fanariote Nicolas Mavrocordat ses plus grands triomphes. De riches colonnes, des sculptures extérieures ornent l'édifice, à Cotroceni, à Hurez, à Văcărești (près de Bucarest). Le pronaos s'appuie sur douze colonnes. La peinture, sur fond bleu, est d'un grand style.

Après cette suprême efflorescence enfin, l'église reviendra, par des fondations comme celle de l'évêque de Stauropolis à Bucarest, aux colonnes richement sculptées, à l'ancien type de chapelle dont elle était partie quatre siècles auparavant.

L'époque contemporaine en est encore à chercher son style.

CHAPITRE IV

La littérature

Il y a un côté de toute littérature qui n'intéresse que les érudits ou ceux qui, sans s'occuper d'études scientifiques, appartiennent à la nation dont il est question.

Aussi, nous passerons plus rapidement sur les commencements d'une littérature qui a au moins la qualité de représenter à elle seule les œuvres qui ont pu être composées dans le seul dialecte survivant de la latinité orientale.

La poésie populaire des Serbes, leur épopée du moyen âge est très bien connue ; dès l'époque de Fauriel on a parlé en Occident des chansons de la nation grecque. Bien que présentée au public occidental dès la moitié du siècle dernier, la production poétique des Roumains avant l'existence du premier manuscrit n'a pas eu la même chance. Elle a cependant, aussi bien dans les fragments épiques que dans les nombreux morceaux lyriques, un discret caractère pittoresque, une douce inspiration touchante qu'il ne faut pas négliger.

L'épopée roumaine, qui chante des types légendaires, mais surtout des personnages historiques ayant régné, n'est pas sans une relation étroite avec les chants serbes du xv^e siècle, qui sont d'us, de leur côté, à une inspiration française, venue du côté de la Mer Adriatique. Après les aèdes serbes, il y a eu des improvisateurs roumains, employant leur propre langue pour chanter les exploits des princes devant lesquels ils faisaient, à la fin des repas de victoire, valoir leur art. Ces morceaux d'une épopée qu'un poète cultivé, Basile Alecsandri, a essayé de « compléter » — et de corriger aussi — au xix^e siècle, donnent avec une rime pauvre le récit simple des batailles et des différents incidents du drame princier à une époque guerrière.

La poésie lyrique doit dater, dans ses pièces plus anciennes, du xv^e et du xvi^e siècles, bien que la partie la plus importante de ses riches matériaux appartienne sans doute au xviii^e siècle. Elle est, partiellement au moins, d'origine première cultivée, car ce serait difficile que d'admettre la création par les paysans eux-mêmes des rythmes variés.

Dès le moyen âge le plus éloigné on racontait les contes, de provenances indienne, qui, par Byzance, ont pénétré aussi

en Occident : ils suivent les hauts faits des « beaux jeunes gens » (*fat frumos*, « bel enfant ») ; qui s'en vont à cheval, l'épée au flanc, chercher la princesse que les dieux du vent, les dragons (*zmei*), tiennent enfermée dans quelque château mystérieux ; ils font voir, grâce aux récompenses accordées difficilement par Sainte-Vendredi, la valeur des jeunes filles laborieuses que les marâtres persécutent ; ils mettent en scène, avec les héros de la légende, les puissances célestes et celles de l'enfer.

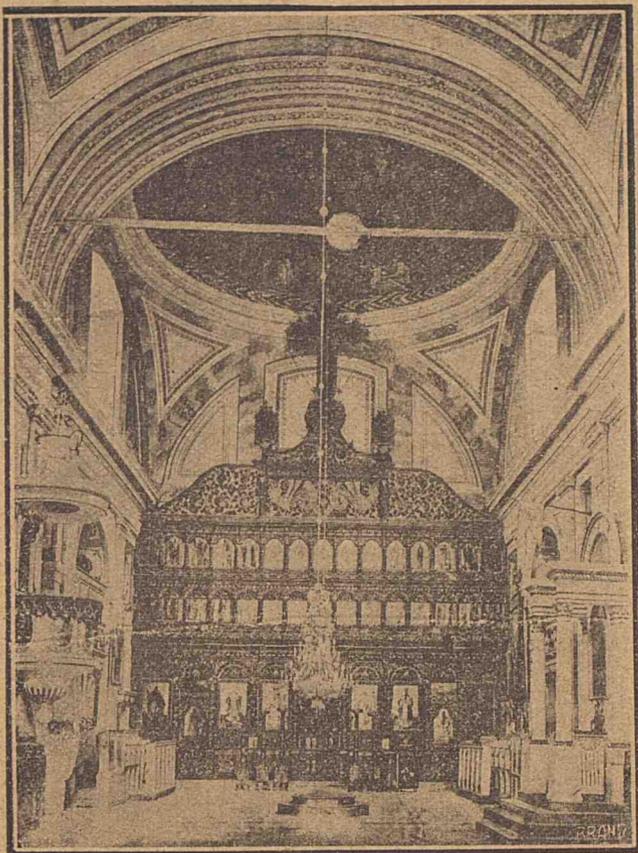
Il y avait enfin — sans insister sur les proverbes, d'une forme depuis longtemps définitivement fixée, qui paraît indiquer une rédaction écrite — des récits plaisants ou grivois correspondant aux fabliaux de l'Occident.

Une autre littérature dite populaire est celle des livres gréco-asiatiques qui exposent les conquêtes et les prouesses d'Alexandre-le-Grand — Michel-le-Brave voulait les renouveler — refont le siège de Troie, s'occupent des enseignements du philosophe Syntipas, etc. Il est certain que des traductions en avaient été données dès la fin du xvi^e siècle.

La prose écrite avait commencé dès 1400 ou à peu près. Un prêtre ou un moine roumain du *triplex confinium*, entre le Maramourech, la Transylvanie et la Moldavie, traduisit le premier — après la longue série de copistes du slavons de l'école serbe de Nicodème — une partie des Écritures. Elle s'est conservée dans des manuscrits roumains ou slavo-roumains (texte slavons en noir, texte roumain en rouge, se succédant).

Elle donna bientôt des chroniques qui suivent les premières annales et les premières biographies princières en slavons. Dès le commencement du xvii^e siècle, quand le roumain, qui servait dès le règne d'Etienne-le-Grand à rédiger les minutes de traité et les lettres privées, arriva à être employé pour les inscriptions d'église et pour certains documents de donation même, il y a un « chronographe », une histoire universelle, d'Adam au prince régnant en Valachie.

Ceci appartient cependant encore au courant byzantin, auquel se rattache aussi l'école grecque de Jassy sous Basile Lupu, avec Eustratius le logothète, traducteur probable d'Hérodote en entier, et avec ce Nicolas Milescu qui fut plus tard l'explorateur de la Chine pour les Russes de Pierre I^{er}, auxquels il donna toute une série de compilations scientifiques en sla-



von. L'esprit de la Renaissance, venu de Transylvanie, où le clerc Coresi imprima les livres sacrés, corrigés par lui, qui avaient été d'us au traducteur husite, et surtout de Pologne (école de Bar, en Podolie), devait créer une toute autre littérature, s'inspirant des souvenirs romains et affirmant, en prose et en vers, l'unité de la race.

Grégoire Ureche (lisez : Ouréki), sous le prince Basile, ouvre la série en Moldavie ; son successeur, Miron Costin — dont le fils Nicolas, élevé par les jésuites polonais de Jassy, écrivit dans le même domaine, — est aussi l'auteur d'un poème polonais et il traduisit sa chronique en latin. Cette historiographie moldave fut enrichie vers 1700 et après cette date par l'esprit d'une compréhension universelle qui fut Démétrius Cantemir, prince de Moldavie ; à côté de son histoire de l'Empire ottoman, de ses études orientales, d'une description latine de son pays, il donna une large chronique des origines, d'une information variée et souvent rare. En Valachie, un ancien étudiant de Padoue, Constantin Cantacuzène, entreprenait une histoire critique de tous les Roumains.

Ces ouvrages, bien que non imprimés — car l'impression était réservée aux livres religieux, et il fallut que Cantemir fût le fils d'un prince régnant pour pouvoir publier un opuscule philosophique — étaient portés par des moines voyageurs à travers tous les pays roumains. Il en résulta que, au moment où l'ère des Phanariotes, malgré ses compilations historiques au caractère officiel ou officieux, engourdissait l'esprit national dans les principautés, l'école de Transylvanie, de ce Blaj qui était devenu la résidence de l'archevêque uni, donna aux lettres roumaines, à l'histoire de la nation, les écrits de Samuel Micu (dit à l'autrichienne : Klein), de Georges Sineai et de Pierre Maïor, — le premier représentant dans la présentation de l'histoire une fraîche naïveté, le second une riche érudition critique, le troisième un système, une doctrine ; Georges Lazar, candidat d'évêque dans son pays transylvain, après des études faites à Vienne pour venir à Bucarest comme instituteur privé, puis comme professeur de mathématiques, pour la carrière d'ingénieur, en fut le prophète.

Il avait trouvé à qui s'adresser. De fait, la conscience nationale ne s'était jamais éteinte. Jean (Yanakitsa) Vacarescu, au-

teur d'une grammaire, essayait dès 1780 des vers nouveaux. Ses deux fils, son petit-fils Iancu, le suivirent, alors qu'en Moldavie Constantin Konaki empruntait à la lyrique du XVIII^e siècle sa pédanterie et la note de sensiblerie de sa forme.

Deux grandes personnalités culturelles aussi bien que littéraires surgissent après 1821 : en Valachie, Jean Eliad, qui écrivit une nouvelle grammaire aussi pour imposer des néologismes à une langue encore imparfaite lorsqu'il s'agissait d'exprimer des états d'âme modernes, et en Moldavie Georges Asaki, ancien étudiant à Rome, qui réussit à faire de cette langue l'instrument presque docile de ses sonnets et de ses odes.

Des jeunes gens venant de l'étranger, Basile Alecsandri à leur tête, introduisirent le colorit, la rime nouvelle, aussi bien que l'imagination plus hardie du romantisme, alors que dans Michel Kogalniceanu, élève du collège de Lunéville avant de suivre les cours d'université à Berlin, le mouvement trouvait un admirable propagateur et organisateur. Nous ne citerons pas d'autres noms. La poésie nouvelle de la nation existait dès ce moment.

Très tard, il y eut une réaction réaliste : avec la critique d'une « nouvelle direction » (celle du philosophe Titus Maiorescu), on eut des nouvelles populaires (Slavici), des contes (Jean Greanga), et enfin la littérature poétique, reproduisant le plus souvent, d'une manière très exacte, le style populaire, de Georges Cosbuc, mort dernièrement. M. O. Goga devait commencer de la même manière pour essayer ensuite la « poésie intellectuelle ».

Au-dessus de tous s'éleva, dès 1880, quelqu'un qui les surpasse par la hauteur de ses idées, par la comparaison inédite, par le charme mystérieux de son style, Michel Eminescu qui disposait de la connaissance la plus complète de tout ce qui regarde le peuple roumain, dans le passé ou le présent. Le plus important des continuateurs du courant fut Alexandre Vlahutza.

Le théâtre réaliste, en comédie comme en tragédie, fut celui de Caragiale, riche en types de petite bourgeoisie.

Toute une école d'historiens (Hasden le romantique, le philosophe Xénopol) donna à la littérature, non seulement des sujets, mais aussi des auteurs.

P.-S. — On parle souvent de la Roumanie économique. On s'offre à la servir, non sans profit pour l'offrant. On se la

représente souvent comme un pays de corruption administrative et de désordre social.

De fait, la Roumanie agrandie restera, après la reprise du travail, le grenier de provision des amis de l'Europe. Toute une nouvelle industrie est à créer. Le commerce lui-même demande à être régénéré. Cela suffit pour montrer son importance.

Mais il faut qu'on sache l'aversion qu'on a contre les intermédiaires et le sens fin

qui existe pour toute immixtion qui flatte aujourd'hui quitte à mieux exploiter demain. Au contraire, le marchand honnête sera toujours bien reçu, et les entreprises profitables au pays trouveront un bon accueil.

Pour y pénétrer d'une manière normale, la connaissance de l'état psychologique de la nation est absolument requise. Si ces conférences ont pu donner l'envie de cette connaissance, mon but sera complètement atteint.



Bibliographie. Du même auteur: *Histoire des Roumains et de leur civilisation* (Paulin 1920). — *Histoire des relations franco-roumaines* (réédition Payot 1919); — *Pages roumaines* (Berger-Levrault 1918).

A consulter aussi : *Xenopol* (A.-D.). — *Histoire des Roumains* (Leroux, 2 vol.). — *Les Roumains*, petit ouvrage publié à Paris.

Pour l'Art : le *Bulletin de la Commission des monuments historiques*, paraissant à Bucarest.

Pour la littérature, Iorga et Goreux : *Anthologie de la Littérature roumaine* (2^e édition, chez Delagrave).